Hugues Wenkin

La bataille des Ardennes

en 50 témoignages

Racine

SOMMAIRE

INTRODUCTION **4**

UN ORAGE SE PRÉPARE **7**

Un état-major au travail 9
Hitler prépare son retour en force 11
Von Manteuffel n'y croit pas 14
Une vague de terreur doit précéder les troupes ! 17
Prévenus au dernier moment 20

CETTE GUERRE QUI REVIENT ! **27**

Une plongée brusquée dans la guerre totale 29
Les joies d'une fin d'été ardennaise 32
Coincée à Bruxelles 36
Le poids du hasard 41
Un nouvel exode 45

LA BATAILLE COMMENCE **51**

Quand l'orage éclate 53
Un futur perdu dans l'inconscience 56
Le front s'allume sur l'Our 59
En pointe de l'assaut 63
Sous les obus allemands 64
Un état-major très loin de la bataille 70

LE QUOTIDIEN DU COMBATTANT **79**

L'expérience combattante 81
De bleu à vétéran aguerri 84
D'un front à l'autre 93
La tragédie de la *106th ID* 100

Quand la vie ne tient qu'à un fil 109
Combat de chars à Marvie 116
Sous le tir des *Screaming Meemies* 122
Aller-retour vers l'enfer 124
Face à une mitrailleuse allemande 136
Toute la haine accumulée 145
Blessé dès le premier combat 148
Hey Doc, aidez-moi ! 152
Décoration à l'hôpital 159

DES CIVILS EN ENFER 165
Les particularités d'une zone de guerre 167
Premiers obus sur Bastogne 171
Ils sont là ! 173
Dans une cave de Noville 178
Dans Bastogne assiégée 181
Un accouchement sur la ligne de front 184
Revenu d'entre les morts 189
Une population civile martyrisée 194
Sous les bombes anglaises 198
Décrire un désastre 204
Continuer malgré tout 207
Le pardon comme outil de reconstruction 212

REGARDS SUR LES RÉALITÉS D'UNE GUERRE 217
Analyser les témoignages avec circonspection 218
Quels enseignements tirer de cette sélection 222

BIBLIOGRAPHIE 223

INTRODUCTION

L'ambition de cet ouvrage est de restituer la bataille des Ardennes dans sa dimension profondément humaine, loin de toute fascination pour l'événement commémoratif ou la rhétorique guerrière contemporaine. Alors que les derniers vétérans, longtemps ignorés, sont aujourd'hui transformés en icônes publiques, dont l'expérience réelle se dissout dans le bruit des smartphones, la perception collective de la guerre se trouve brouillée.

Cette vision biaisée est renforcée par un contexte international marqué par la banalisation médiatique des conflits, de l'Ukraine à Gaza en passant par le Venezuela et l'Iran. Aussi, il nous apparaît nécessaire de rappeler ce qu'est réellement le vécu d'un conflit : un phénomène destructeur qui broie sans distinction civils et combattants, ruinant les sociétés. Le déclenchement d'un tel cataclysme ne peut être désiré que par l'ambition ou la psychopathie. Il apparaît de plus en plus évident que la finitude des ressources provoque la résurgence de l'esprit impérial et avec lui le retour inéluctable d'une guerre perpétuelle dont les dimensions changeantes vont mettre la résilience des sociétés à rude épreuve.

Face à une sphère publique saturée de discours médiatiques simplificateurs du cinéma héroïsant, de jeux vidéo désincarnés, ainsi que de commentaires géopolitiques orientés, nous avons choisi de proposer une immersion fondée sur le témoignage individuel. Après avoir exploré la source photographique dans un précédent travail, nous recourons ici à la source orale, tout en soulignant les précautions méthodologiques indispensables à son analyse. Le témoin est généralement sincère, mais son récit doit être soumis à la critique historique afin d'en extraire une vérité exploitable.

Notre démarche, nourrie par des années d'étude des opérations militaires, vise à réconcilier l'analyse historique presque clinique avec l'expérience vécue. L'objectif n'est pas de détailler les mouvements tactiques, mais de montrer comment une bataille transforme le quotidien des individus, qu'ils soient civils ou soldats.

Nous écrivons longtemps après les faits, à une époque historiquement transitoire. Les témoins deviennent rares et quand ils sont encore parmi nous, leur mémoire peut être défaillante. Aussi, la majorité des témoignages présentés ont nécessairement été exhumés des archives. Ils proviennent principalement du fonds CRIBA des fonds du Bastogne War Museum, du CEGES et parfois de sources publiées. Les contenus sont souvent abrupts et peu intelligibles pour le commun des mortels. Nous avons sciemment choisi le vecteur de l'émotion pour transmettre notre contenu, et ce pour une raison psychologique. Tout un chacun ressent des émotions. Celles-ci parlent à l'inconscient et facilitent l'embrayage du lecteur dans le récit.

L'ouvrage s'articule autour de séquences thématiques de la bataille des Ardennes, avec comme fil directeur une trame chronologique utilisée pour présenter les témoignages sélectionnés. Vous ne verrez pas ici une description des plans de bataille, encore moins de démonstrations



Un parachutiste de la *82nd Airborne Division* vient de retirer une petite fille sicilienne des décombres d'une maison. Il est visiblement accablé par sa macabre découverte.



Une grange ardennaise à moitié détruite sert de refuge à une équipe de mitrailleurs d'une unité parachutiste de la *82nd Airborne Division*. La photo est prise le 6 janvier 1945.

tactiques. Vous n'entendrez que les voix des hommes et des femmes plongés dans cette implacable machine à broyer l'humain qu'est véritablement une guerre. Nos témoins sont des exemples parmi tant d'autres de ces héros du quotidien qui se retrouvent subitement pris dans la tourmente. Ils ont cependant tous eu une chance folle par rapport à beaucoup d'autres : ils ont survécu et peuvent raconter leurs aventures.

L'exercice auquel nous nous sommes attelés nous rappelle l'impératif moral qui incombe aux générations présentes : fixer la mémoire de ces événements dont nous espérons qu'ils ne se reproduiront jamais. L'oubli constituerait une faute d'une gravité comparable à celle des faits eux-mêmes. Lorsque les derniers témoins auront disparu et ne pourront plus affirmer « j'y étais », que restera-t-il de cette mémoire fragile ? Il appartient donc à ceux qui leur succèdent d'en porter la voix, de transmettre leur expérience et de préserver la trace de ce qu'ils ont enduré. Écrire l'histoire n'est pas simplement transmettre de l'émotion. L'exercice demeure scientifique et impose de fait de présenter le témoignage de manière objective en ayant soin de les contextualiser et en évitant de juger et encore moins de prendre parti.

Dans un contexte où les discours politiques européens oscillent entre alarmisme stratégique et justification budgétaire, où la guerre est à la fois lointaine et omniprésente sur les écrans, il nous semble essentiel de rappeler les coûts humains réels d'un conflit. En donnant la parole aux témoins, nous espérons contribuer à une réflexion salutaire face à la montée d'un esprit belliqueux qui oublie trop souvent les réalités anthropologiques de la guerre.

Le choix des témoignages n'est pas tout à fait neutre. Il a pour objectif de montrer une image différente de la guerre, traditionnellement servie au grand public auquel cet ouvrage est justement destiné. Le monde scientifique est très conscient des dimensions traumatiques d'une guerre. Le discours universitaire se trouve principalement dans des ouvrages à vocation scientifique. Mon but est donc de rendre accessible au plus grand nombre ces études universitaires rigoureuses.

Mes lecteurs habitués à vivre l'action au travers des récits des survivants seront comblés. Cependant, pour une fois, j'espère que ce contenu leur donnera une envie de préserver la paix. Ma sélection de témoignages est orientée dans ce but. Cependant, chers lecteurs, n'allez pas croire que, par ce biais, de sélection la bataille est maquillée. C'est tout le contraire ! Le corpus de sources utilisé montre plus fréquemment ce type de narratif bien éloigné de l'historiographie officielle publiée après-guerre. Cette dernière se voulait sélective et héroïsante pour des objectifs géopolitiques.

Accrochez-vous, je vous invite à plonger avec moi dans les horreurs indicibles d'une bataille à travers les émotions de ceux qui les ont subies !





Une équipe de l'US Army récupère les corps des soldats tombés au combat. Bien souvent, les hommes touchés meurent en état de choc dans la neige, faute d'avoir été secourus à temps.

Pour les civils demeurés sur le champ de bataille, une vie terrée dans l'inconfort des caves s'impose.

2

CETTE GUERRE QUI REVIENT !





UNE PLONGÉE BRUSQUÉE DANS LA GUERRE TOTALE

Jusqu'en décembre 1944, la région des Ardennes avait été relativement épargnée par les combats. L'offensive allemande de mai 1940 était passée en coup de vent, ni les Belges ni les Français n'ambitionnant de défendre la région. La grande bataille de percée s'est déroulée sur la Meuse à Sedan. La libération de septembre 1944 n'avait pas été plus destructrice. Les Allemands se replient à toute vitesse pour se rassembler derrière le *Westwall*, ligne défensive du *III^e Reich* passée à la postérité sous le nom de la ligne Siegfried. L'offensive de l'hiver 1944 se déroule très différemment. Suite à l'échec initial de la percée, les deux adversaires s'engagent dans une bataille d'attrition. Les Ardennes deviennent le théâtre de combats impitoyables. L'hiver rigoureux vient ajouter aux souffrances, le froid intense augmente l'impact de la destruction de l'habitat. Une fenêtre soufflée au mois de mai ne pose pas trop de soucis, mais par moins 20 degrés, toute la maison devient soudain inhabitable.

Ces pénibles circonstances rencontrent l'évolution du visage de la guerre. En effet, dès le début du XX^e siècle, la guerre prend un aspect fondamentalement différent de ce qu'elle a été précédemment, dans le sens où elle caractérisée par une logique totalisante. Outre le fait que le conflit prend des dimensions internationales, les guerres sont désormais mondiales et les batailles changent d'échelle en termes d'effectifs engagés,

Malgré une politique de neutralité poussée à l'extrême, les Belges sont plongés dans une guerre qu'ils n'ont pas souhaitée. Limal est meurtrie par les bombardements alliés de 1944, destinés à gêner les mouvements des troupes allemandes.



Une auto-blindée allemande traverse Louvain en ruine en mai 1940.

Avec l'avènement de la guerre totale, les civils ne sont plus à l'abri. L'État belge se prépare aux bombardements aux gaz, une crainte très vive depuis la destruction de Guernica.

de longueur [1] et d'intensité. Les guerres transcendent aussi leurs dimensions strictement militaires, effaçant la frontière entre ceux qui portent les armes et ceux qui ne les portent pas. Avec l'avènement de la guerre de masse et industrialisée, l'ensemble de la population est mobilisé : des civils se retrouvent sous l'uniforme, les ouvriers et ouvrières produisent des armes, les populations sont mobilisées pour la défense de leur pays. Alors que les conventions de La Haye de 1899 et 1907 visaient justement à établir et à faire respecter une nette distinction entre civils et militaires, dès 1914, les populations sont considérées comme partie intégrante de l'effort de guerre ennemi. Elles deviennent des cibles potentielles de la violence, elles sont soumises au blocus économique les exposant à la famine, tandis que les civils occupés sont en plus malmenés par l'envahisseur [2].

Pour ceux-ci, plongés brutalement dans le conflit, la guerre est une expérience humaine extrême et collective qui n'est rendue possible que par un conditionnement social des individus et des groupes sociétaux auxquels ils appartiennent.
Ce conditionnement dépend des cultures politiques nationales [3].

---

1 Verdun, la Somme, Paschendaele durent plusieurs mois.
2 Euménil, A., *L'expérience des civils*, in Audouin-Rouzeau, S. et All., La guerre au XX^e siècle, la documentation française, Paris,2014, p. 55-56.
3 Barnavi, E., *Dix thèses sur la guerre*, Flammarion, Paris, 2014, p. 57-71.



LES JOIES D'UNE FIN D'ÉTÉ ARDENNAISE

L'annonce du débarquement de Normandie réjouit les peuples occupés. À partir de juin 1944, la Résistance dans les Ardennes reçoit des instructions de Londres pour adopter une stratégie de harcèlement visant à désorganiser les communications allemandes avant l'arrivée des Alliés. Après plusieurs parachutages d'armes coordonnés par des messages codés diffusés par la BBC, les groupes armés passent à l'action en ciblant prioritairement le réseau ferroviaire, essentiel au ravitaillement et aux mouvements des troupes allemandes.

Les sabotages se multiplient durant l'été 1944 : destruction de tunnels ferroviaires, attaques de trains de munitions, aiguillages neutralisés et installations de signalisation détruites. Cette stratégie d'usure ralentit fortement les mouvements allemands au moment où le front de Normandie s'effondre. Dès la fin août 1944, les convois de personnel non combattant commencent à affluer dans les Ardennes. Les soldats allemands arrivent dans les villages épuisés et dépenaillés. À part quelques prédations pour se nourrir ou accélérer leur déplacement, la première semaine de septembre qui voit la libération de la Belgique, se déroule relativement tranquillement. Peu à peu, la ligne de front se rapproche. Les forces allemandes battent en retraite après avoir échoué à se stabiliser sur la Meuse, leur tactique devient essentiellement défensive. Les unités blindées SS et de la Wehrmacht tentent de ralentir l'avance alliée pour couvrir le repli général vers l'Allemagne. Les Ardennes sont alors le théâtre d'escarmouches de faible intensité. Madame Claire-Lambin Lebailly habite à Sûre. Situé à une quinzaine de kilomètres de Bastogne, c'est un petit hameau agricole typiquement ardennais traversé par la rivière éponyme. Perché à environ 420 mètres d'altitude, il s'organise autour d'une maison bourgeoise au centre du village. Le témoignage de madame Lebailly décrit l'ambiance de la retraite allemande : « *Samedi 2 septembre. Toujours les Boches ! Il y en a qui partent et d'autres qui arrivent pour les remplacer. Ils ont l'air fourbus. De Bastogne, on nous apporte les médicaments (désinfectants, ouate, bandages). Les jeunes filles de Sûre viennent nous aider le matin et l'après-midi. Chez Lecomte, les Boches ont fait la fête et ont bu des quantités de bouteilles. À midi, leurs nez se "crolent [4]", car on les expédie au front. Ils ont mis des autos dans tous les coins et les camouflent avec des branches d'arbres. Il y a un gros tank au garage. Ils font la lessive de leurs chaussettes et de leurs culottes : il en pend à presque toutes les fenêtres. Un sous-officier a son chien avec lui. Philippe va réclamer la petite chaise qu'un Boche avait prise.*

Dimanche 3 septembre. Au matin, trois heures, grand branle-bas dans la maison. Une estafette à moto leur donne l'ordre de partir. Bruit de bottes montant et descendant l'escalier, cris par-ci, cris par-là, ronflements de moteurs. Tout le convoi se réunit devant la maison, en tout, quarante et un camions, un char et deux motos. Vers cinq heures trente seulement, ils partent vers Vaux. Marguerite et moi étions à la fenêtre. Comme nous avions peur d'être vues, nous nous étions costumées en bandits masqués (manteaux, gants, passe-montagne). Tout le monde est bien content de les voir partir, surtout tante Phine… Après leur départ, elle prend la T.S.F.[5] et apprend

4 Expression ardennaise évoquant la peur, l'appréhension et la mauvaise volonté.
5 Télégraphie sans fil.

Lors de leur libération au début de la seconde semaine de septembre, les habitants de Mabompré ont préparé des drapeaux aux couleurs des Alliés.



Un chasseur de chars américain M10 traverse une ville belge pavoisée aux couleurs des Alliés. La campagne de libération se déroule en moins d'une semaine et laisse peu de stigmates.

Une escarmouche éclate dans le village de Libin. Une mitrailleuse allemande stoppe provisoirement la progression de la *4th Infantry Division*. Comme partout, il ne s'agit que de combats d'arrière-garde destinés à gagner du temps.



Une colonne de l'armée secrète défile dans Bastogne après la libération. Les résistants photographiés en auront plus tard un effroi rétrospectif. « Si les boches étaient tombés sur cette photo, nous n'en serions pas revenus », m'a confié mon grand-oncle, qui se trouvait dans ce cortège…





la libération de Tournai. En revenant de la messe (à Nives, il reste encore trois camions), nous visitons la maison du haut en bas et faisons découverte sur découverte, surtout Quintin et Philippe qui deviennent spécialistes : casques, bottes, chaussettes, caleçons, livres de messe, fromages, cacao, etc... Le corridor est plein de boue, car il fait un temps abominable, les chambres, pleines de paille. Au grenier, réunion de trois ou quatre chaises percées autour d'une table... au salon un lit emprunté au village... Naturellement ils ont trouvé le moyen d'emporter deux bonnes couvertures en laissant quelques vieilles pleines de trous.[...]»

Toute la semaine, des soldats dépenaillés vont passer dans le village pour retourner en Allemagne. Peu à peu, l'arrière-garde se présente, ce sont des vétérans du front, bien décidés à gagner le maximum de temps. Avec leur arrivée, les combats se rapprochent. Claire note dans son journal en date du 9 septembre : « *Vers une heure trente du matin, j'entends un bruit de moteur venant de Vaux. Si c'étaient les Américains ! Non, ce sont sept camions et autos blindées boches. Tout à coup, tac, tac, tac, la mitrailleuse crépite deux fois à quelques minutes d'intervalle. Nous nous sauvons près du lit, puis nous nous recouchons, car le convoi s'en va par la route de "devant-la-ville". Le matin seulement, nous apprenons ce qui est arrivé : Victor Lux a été mitraillé en voulant se sauver. Ils l'ont pris pour un terroriste. Sa femme l'a su une heure après l'accident. Le pauvre homme a la tête toute fracassée. Après le déjeuner, nous allons, Mariette, Jacquy, Marguerite et moi, rendre visite à Angéline, la veuve, et réciter le chapelet. Il passe des quantités d'avions. À midi, de nouveau un convoi boche. Est-ce le dernier ? Après le dîner, nous essayons d'aller nous reposer, mais pas moyen, les détonations se rapprochent de plus en plus. Nous allons à la tranchée-abri avec les enfants. Tante Phine et Mariette restent à la maison et passent leur temps à éplucher des oignons. Oncle Paul fait la navette entre le deuxième étage et la rue. Vers seize heures, le courant est coupé. Nous nous installons dans notre taupinière. Puis, pendant une accalmie, nous allons visiter le verger et dire bonjour aux deux uniques prunes. Après de nouvelles détonations, nous nous réinstallons et cette fois jusqu'à dix-huit heures trente. Ça se rapproche de plus en plus. On a l'impression que les Américains sont à Bercheux et à Vaux. Les camions et les chars boches se sauvent en vitesse par la route du Bois Gérard. Les canons américains tirent dessus. On dirait que tout passe au-dessus de nous. Ça tonne joliment. On entend siffler les obus, crépiter les mitrailleuses. Et pendant ce temps-là... les petits coqs chantent... Quintin et Philippe ont besoin de faire popo !... Heureusement que Jacquy est là. Il nous explique et nous rassure. Les enfants n'ont pas peur ou bien peu. Quand le calme revient, nous voyons arriver oncle Paul avec Miss, son chien de chasse. Il n'a peur de rien... À un moment donné, après une accalmie, nous entendons un bruit de moteur. Les Américains... malheureusement non, c'est un char boche, le dernier, qui se sauve devant les Américains qui lui tirent dessus. Enfin, nous pouvons sortir de notre terrier.*

Après un silence mortel, le village se réveille. On entend parler et rire dans tous les coins.

On a même l'impression d'entendre acclamer les Américains à Vaux. Aussitôt, nous nous mettons en marche, avec nos cocardes à la boutonnière[6]*.* »

Ce témoignage est représentatif de la libération des Ardennes, les affrontements sont très brefs et de faible intensité. Les pertes civiles sont inévitables, mais elles sont peu nombreuses. Pour la deuxième fois de la guerre, les Ardennes échappent à la bataille de haute intensité. Malheureusement, la troisième sera la bonne !

---

6 Journal de Claire Lambin-Lebailly, cité dans Témoignages *La haute-Sûre dans les feux des guerre 1914-1918 et 1940-1945*, cahier de la Haute-Sûre, III, 1985, p. 99-102.

COINCÉE À BRUXELLES

Pour les civils habitant les Ardennes, le déclenchement de la bataille est une horrible surprise. Dans une situation de crise subite, les priorités d'une mère peuvent la pousser à braver tous les dangers pour sauver ses enfants. C'est exactement ce qui arrive à la comtesse Greindl dont le château est situé à Isle-la-Hesse, à seulement une portée de fusil de Bastogne. Son témoignage permet d'appréhender l'effroi que provoque la bataille, mais aussi tout ce que cela implique au niveau émotionnel, en particulier le stress et le sentiment d'incertitude. Le texte décrit parfaitement l'ambiance de la zone arrière d'une armée en pleine bataille : « *Le dimanche 15, Madeleine me demanda de l'accompagner à un concert de musique interalliée à la salle des concerts de Bruxelles. Nous ne réalisions pas à ce moment-là de quelles terribles batailles cela allait être le prélude pour nous ! À notre retour, nous entendîmes des nouvelles à la radio qui nous laissèrent stupéfaites. Les Allemands avaient lancé une violente attaque en direction de Vianden. À vol d'oiseau, Vianden n'est pas très éloignée de Bastogne. Je fus saisie d'une terrible inquiétude, mais le reste de la famille ne semblait pas excessivement perturbé.*

Mon cousin, Gérard Greindl, promit de me ramener en voiture le mardi. Le lundi me sembla interminable. Dans la soirée, il me téléphona pour me dire que, la situation s'étant aggravée, il était obligé, en tant qu'officier de la R.A.F.[7]*, de rejoindre immédiatement son unité et qu'il ne pourrait donc pas me reconduire chez moi. Je téléphonai dans toutes les directions et finis, presque désespérée, par appeler la vicomtesse de Landsheere, colonelle de l'Unité automobile de la Croix-Rouge belge, et lui exposai ma situation : mes deux plus jeunes enfants, âgés respectivement de deux ans et de quelques mois, étaient seuls. Il fallait absolument que je les rejoigne.*

Elle accepta de m'aider et, deux heures plus tard, me fit savoir qu'une voiture de la Croix-Rouge partirait le mardi matin à 8 heures avec un directeur de la Croix-Rouge, M. Ghislain, et que je pourrais l'accompagner.

Après quelques hésitations, je décidai de ne pas emmener Madeleine avec moi, mais demandai à M. Ghislain de ramener avec lui Réginald et Daniel depuis Isle-la-Hesse. (Ils furent forcés de passer une nuit dans un abri à Liège, où plusieurs V-1 tombèrent. Le lendemain, ils poursuivirent leur route vers le Val pour aller chercher Myriam et Nadine, qui y étaient à l'école. Leur voyage se termina tard dans la nuit, non sans aventures : la DCA[8] *abattit un V-1, et les enfants durent se plaquer contre le mur d'une ferme pour échapper aux éclats d'obus tombant tout autour d'eux. Mica retourna seule à Bruxelles, et l'école du Val-Notre-Dame ferma et fut réquisitionnée pour servir d'hôpital américain.)*

Pour revenir à notre départ de Bruxelles, nous quittâmes la ville à 8 heures du matin le 17 décembre. À Namur, nous nous rendîmes aux bureaux de la Croix-Rouge ainsi qu'au commandement belge du district. Les nouvelles étaient mauvaises : Bastogne probablement perdue, Marche évacuée à 2 heures du matin. Malgré cela, nous prîmes la route des Ardennes. Je voulais tellement me rapprocher de Bastogne ! Le chauffeur voulait essayer de retrouver des camarades qu'il avait laissés près de Vielsalm. Je dis à M. Ghislain : « Allons au moins jusqu'à Ciney. »

Nous ne rencontrâmes rien sur la route. Nous continuâmes à rouler et dépassâmes largement Ciney sans incident. À Sinsin, nous croisâmes des transports américains se dirigeant vers l'arrière,

---

7 Royal Air Force.

8 Défense Contre l'Aviation.



Les civils évacuent Bastogne en direction de Neufchâteau.

Venant de l'arrière, les civils constatent que l'armée américaine est ébranlée.
Certaines unités montent au front, tandis que d'autres se débandent.



Les civils évacuent Bastogne en direction de Neufchâteau. La photo est prise le 27 décembre, soit après l'arrivée des troupes de Patton.

La Croix-Rouge fait ce qu'elle peut pour secourir les enfants esseulés dans la bataille.
L'armée américaine évacue comme elle peut les populations civiles.





LE POIDS DU HASARD

Voici le témoignage de Serge Rousseur, élève en quatrième latine en internat au petit séminaire de Bastogne. Son récit met parfaitement en lumière la place écrasante du hasard dans les situations de guerre. Pour les civils, la survie ne dépend pas toujours du courage ou des capacités personnelles, mais souvent d'un enchaînement imprévisible de circonstances. Une décision prise rapidement, un départ retardé, un itinéraire choisi plutôt qu'un autre, la composition d'un groupe ou une simple présence à un endroit précis peuvent décider du destin. Dans le chaos des combats, chacun agit avec des informations incomplètes et choisit sans connaître les conséquences réelles. Ce qui paraît anodin sur le moment peut devenir décisif après coup. La guerre révèle ainsi une fragilité profonde de la condition humaine : une vie peut être sauvée ou brisée par quelques minutes de différence, un détour, une rencontre ou un concours de circonstances impossible à prévoir. Face à la violence des événements, le hasard devient parfois l'arbitre silencieux des destins. Rester, partir ou rentrer chez soi se transforme en choix cornélien.

« ***Dimanche 17 décembre***
Des rumeurs imprécises circulent parmi les élèves concernant un recul des troupes américaines. Les soldats occupant l'école, des M.P.[10]*, font leurs bagages et s'en vont. Le soir, des civils venus du Grand-Duché sèment la panique. Pendant l'étude, panne d'électricité, le courant ne reviendra plus. La nuit se passe calmement pour nous.*

Lundi 18 décembre
L'école regorge de soldats assez épuisés, les cours sont pleines de véhicules militaires. Les cours commencent néanmoins normalement et nous subissons même un interrogatoire de flamand. Vers 10 heures, les cours sont interrompus : tous les élèves doivent quitter au plus vite l'établissement pour profiter des derniers trains ou trams (Marche-Arlon). Tous les élèves sauf ceux évidemment qui étaient originaires de la région frontalière (Gouvy, Vielsalm, Limerlé…). J'habitais, à cette époque, Cetturu, village appartenant à la commune de Tavigny. Je ne pus donc pas partir.
« Demain » nous disait-on, « Vous pourrez probablement rentrer chez vous ».

Résignés, nous attendions donc la suite des événements en observant le va-et-vient des troupes sur la route de Neffe longeant l'école.

Dans l'après-midi, deux événements importants : alors que nous étions deux ou trois, assis sur le mur surplombant la route, nous vîmes passer deux élèves qui avaient décidé de rentrer malgré tout à Bourcy en empruntant la route vers Mageret ou Bizory, donc en partant vers la frontière. Je suis un des derniers à avoir vu Alphonse Dominique de Bourcy vivant ; il fut tué la nuit suivante, pris entre deux feux. Quant à Paul Goosse, il fut recueilli, épuisé, par les Américains dans la région de Bizory.

Autre incident : nous étions toujours assis sur notre poste d'observation quand les premiers obus allemands sont tombés dans les environs. Apeurés, nous sommes rentrés nous abriter pendant quelque temps.

---

10 *Military Police.*

Dans la soirée, beaucoup d'espoir à la vue de troupes fraîches prendre la direction de Neffe.

La nuit du lundi au mardi ne fut pas trop agitée et nous la passâmes encore dans un dortoir à l'étage.



Mardi 19 décembre

Nous sortons en ville pour voir ce qui se passait. Les renforts de troupes étaient arrivés, les parachutistes prenaient leurs postes de combat, mais l'atmosphère était lugubre avec des nuages bas et du brouillard. La journée se passe sans incidents notoires, mais la soirée est assez agitée : obus allemands sur la ville, nous passons une partie de la nuit dans les caves de l'école.

Mercredi 20 décembre

L'étau allemand se resserre sur la ville. Les professeurs chargés de notre garde décident de nous faire sortir de la ville pendant qu'il en est encore temps.

Dès qu'il fait clair, dans un brouillard épais, nous quittons l'école en empruntant la route de Laroche. De la gare du Nord à la route d'Hemroule, nous sommes obligés de nous coucher tous les 50 mètres pour échapper aux obus allemands qui tombent sans arrêt. Heureusement personne n'est blessé. À Hemroule, premier arrêt près d'une ferme au milieu des batteries américaines qui pilonnent les Allemands déjà dans les environs de Noville.

Arrivés sur la route de Marche en traversant les champs, nous nous séparons en plusieurs groupes et c'est ici que le destin intervient.

Un groupe prend la direction de Neufchâteau, un groupe décide de rester au château d'Isle-la-Hesse, propriété du baron Greindl – ils ne seront jamais occupés par les Allemands –, un groupe dont je fais partie prend la direction d'Amberloup par des chemins de campagne et enfin un autre groupe composé d'élèves plus âgés prend la direction de Marche.

Quatre d'entre eux, Jules Noël et Joseph Henxinet de Gouvy, Joseph Parmentier de Vielsalm et André Bourgeois de Steinbach (Limerlé) seront assassinés par les Allemands à Bande quelques jours plus tard.

Notre groupe, après une marche harassante (nous étions chargés de valises ou de paquets divers), arriva à la tombée de la nuit au couvent de Beauplateau près de Tillet. Nous fûmes très bien accueillis. On nous prépara des chambres dans la partie du couvent destinée à recevoir les hôtes extérieurs et on nous servit un copieux repas du soir. (Nous étions une quinzaine accompagnés de deux professeurs les abbés Mottet et Zéler).

Se trouvaient également avec nous deux étudiantes du Pensionnat Notre-Dame qui accompagnaient leur frère[11]*. »*



11 Anderlecht, Ceges, aa 1207, témoignage de Serge Rousseau.

Des centres de secours s'organisent un peu partout. Celui-ci est photographié dans le secteur de Grand-Halleux, derrière les lignes du *XVIII Airborne Corps*.



Partout en Belgique, la solidarité s'organise. Ces scouts et guides trient les chaussures récoltées.